

Compte rendu du livre d'Arnaud Buchs, *Diderot et la peinture*, Paris, Éditions Galilée, 2015.

In : *Acta Romanica Quinqueecclesiensis IV, Panorama des Etudes françaises en Europe centrale*, sous la dir. d'Adrián Bene, publication du Département d'Études Françaises et Francophones, Université de Pécs, Faculté des Lettres, Pécs, 2017, p. 171-173.

Acta Romanica Quinqueecclesiensis

Panorama des études françaises en Europe centrale

sous la direction de

Adrián Bene

Acta Romanica Quinqueecclesiensis

Rédacteur de la collection :

Adrián Bene

© Rédacteurs

© Auteurs

Katalin Bartha-Kovács

Miroirs et reflets

Arnaud Buchs, *Diderot et la peinture*, Paris, Éditions Galilée, 2015, 90 pages.

Ces dernières années, maintes publications consacrées à Diderot ont vu le jour à l'occasion du tricentenaire de sa naissance en 1713. Il semble pourtant que l'intérêt pour l'œuvre du philosophe, écrivain et critique d'art inclassable – et incarnant parfaitement l'esprit encyclopédique des Lumières – n'ait heureusement pas cessé de nourrir les recherches récentes. Le nouveau livre du spécialiste de l'esthétique et de la théorie littéraire suisse Arnaud Buchs, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne, s'inscrit également dans cette lignée. De prime abord, le titre de l'ouvrage, *Diderot et la peinture*, peut paraître sans doute général, mais le lecteur, en lisant les trois essais contenus dans le livre qui portent tous sur les rapports de la peinture et de l'écriture, devient bientôt persuadé de la légitimité du titre. Alors que le premier essai est inédit, les deux autres sont les versions retravaillées des conférences présentées en 2013 (à Rennes) et en 2014 (à Lausanne). Comme le précise Arnaud Buchs dans l'introduction, l'objectif général du livre consiste à montrer que la peinture joue un rôle primordial tant dans la pensée esthétique que dans l'écriture de Diderot, et les trois essais permettent ainsi de considérer l'œuvre du philosophe d'un point de vue inhabituel, à travers un regard oblique.

Le premier essai, intitulé « Le miroir de la peinture. La perception du langage dans la *Lettre sur les aveugles* » (p. 13-38.) analyse le jeu de miroirs et de reflets ainsi que la dimension épistémologique de la vision dans la *Lettre sur les aveugles*. L'étude met l'accent sur le lien intime entre la pensée du regard et la réflexion sur le langage dans cet écrit de jeunesse de Diderot où se voient opposés deux modes de connaissance, l'expérience et la spéculation philosophique. Elle démontre que la figure de l'aveugle sert de modèle à Diderot pour mettre en cause la légitimité du discours du voyant à penser la vue. C'est paradoxalement un aveugle qui apprend au philosophe à bien voir, et lors de ce processus, le langage s'avère plus efficace que l'observation pour comprendre le fonctionnement de la vision. S'appuyant sur des citations pertinentes tirées de la *Lettre sur les aveugles*, Arnaud Buchs attire l'attention sur les points qui paraissent problématiques dans le texte. Il poursuit en effet la méthode de questionnement de Diderot – qui se demande si notre perception de la réalité ne serait pas, en quelque sorte, le prolongement de notre langage – lorsqu'il affirme que tout problème épistémologique est, en fin de compte,

un problème linguistique. Il conclut que dans la *Lettre sur les aveugles* se voit développée une pensée critique non seulement du langage mais aussi de l'image.

Le second essai, « Le temps des peintres. Dans la matière de Chardin. (*Salon de 1763*) » (p. 39-60.), est consacré à la question du temps de la peinture en rapport avec Chardin et la critique d'art de Diderot dans le *Salon de 1763*. Arnaud Buchs s'y interroge sur le double écueil auquel se heurte le « temps des peintres », étant à la fois un problème esthétique, à cause de la nature même de la peinture qui n'a qu'un instant, et poétique, car exigeant une perspective critique qui vise le langage lui-même. Il insiste sur la perception de Diderot de l'espace pictural à travers le temps, dont le résultat est que son écriture du tableau devient à la fois une réflexion sur le temps. La matière joue également un rôle crucial dans la critique d'art de Diderot où le temps, figé dans le tableau, est pourtant matérialisé dans la couleur. La valorisation de la matière de Chardin sert à Diderot à remettre en question, dans le *Salon de 1763*, le principe de la hiérarchie des genres lorsqu'il admet que dans ses natures mortes, où tout semble matière et substance, le peintre parvient à réaliser une illusion parfaite. La question temporelle vient ainsi se greffer sur la problématique de la hiérarchie des genres qui se voit soulevée en rapport avec la nature inanimée. Le « paradoxe temporel » consiste alors d'une part dans l'alchimie de la couleur – la couleur du peintre qui fige la toile dans l'éternité – et, d'autre part, dans l'alchimie de l'écriture critique par laquelle le temps du peintre devient visible dans la matière picturale de Chardin.

Le troisième essai, « *Les Pensées détachées sur la peinture* et la question du langage » (p. 61-81), qui traite d'un texte tardif de Diderot, part de l'opinion généralement partagée par les chercheurs diderotistes : ils admettent qu'il manque l'unité aux *Pensées détachées*. Effectivement, dans cet ouvrage, l'écriture de Diderot est marquée par l'éclatement. Arnaud Buchs pose la question de savoir, à propos de ce texte tout ouvertement fragmentaire, si l'on peut concilier l'esthétique de l'unité et la poétique du fragmentaire, en apparence contradictoires. L'analyse de quelques passages représentatifs de ce texte le conduit à constater que pour Diderot, le langage est non seulement un moyen de l'épistémologie critique mais aussi – et surtout – son objet premier car l'image est toujours perçue chez le critique par le langage. Cet ouvrage l'incite encore à d'autres questionnements, tels que : Comment penser ensemble l'esthétique et la poétique, l'image et le texte entre lesquels il existe un jeu de miroir constant ? Comment dire l'unité à l'aide du langage fondé sur le principe de la discontinuité ? Arnaud Buchs affirme à ce propos que dans les *Pensées détachées*, l'image incarne pour Diderot un point de rencontre entre écriture et peinture, et que le discours *sur* l'image devient ainsi un discours *de* l'image. Tout au long de son analyse, il souligne que l'esthétique de

Diderot s'exprime au travers d'une réflexion poétique, voire que l'esthétique *est* une poétique.

Il est aujourd'hui un lieu commun de dire que l'œuvre de Diderot échappe aux tentatives de catégorisations. Il s'agit en effet d'une œuvre unique qui transcende les genres et dont l'analyse requiert alors une perspective transdisciplinaire, ce que *Diderot et la peinture* parvient à réaliser. Les trois essais, accompagnés d'une bibliographie succincte, constituent ensemble une sorte de triptyque : ils sont liés avant tout par la méthode par laquelle leur auteur aborde les questions esthétiques. Arnaud Buchs y mène une réflexion philosophique à propos de la peinture, mais devenant par endroits trop spéculatif, et son goût un peu poussé pour l'emploi des formules chiasmiques (« discours des aveugles » et « aveuglement du discours », p. 37) – qui se reflète jusque dans ses sous-titres (« le langage de la perception » et juste après « la perception du langage ») – cela peut parfois être ressenti comme embarrassant, voire abusif. Cette remarque stylistique n'enlève pourtant rien au mérite du livre d'Arnaud Buchs. Ce qui semble particulièrement captivant dans ses trois essais, c'est avant tout sa manière de poser les questions, afin de prouver que Diderot aborde la peinture toujours en écrivain. Ses analyses attestent qu'en fin de compte, la réflexion sur l'image est inséparable chez Diderot d'une réflexion sur le langage.